



Jacques Bodiguel

raconte ses années 1940



Pendant le confinement
Un petit peu chaque soir,
Et pour bien passer l'temps,
Je rédige mes mémoires.



Témoignage de Jacques Bodiguel enregistré à Pinon le 6 juin 2021

Je suis né le 5 décembre 1933 à Pinon.

À cette époque on naissait encore chez ses parents. En l'occurrence, je suis né chez mon grand-père maternel Léon Demézières dans cette grande maison de briques et couverte d'ardoises, construite dans les années 1922-1924 grâce aux dommages de guerre auxquels il avait droit à la suite de la destruction de la maison qu'il possédait avant la première guerre mondiale à une centaine de mètres à droite sur la route d'Allemant.

Il ne devait pas être à Pinon depuis longtemps car ma mère était née le 4 février 1905 au château de Fervaques dans le Calvados près de Lisieux où ses parents étaient jardinier et lingère.

Ainsi, en application de la loi du 14 mars 1919 permettant aux localités dévastées par la guerre de modifier sensiblement leur emplacement, le centre de Pinon a été déplacé d'un bon kilomètre vers l'Ouest sûrement dans le but de se rapprocher de la gare et du canal de l'Oise à l'Aisne. Avant la guerre de 1914-1918, l'église s'élevait dans le virage, à une centaine de mètres en bas de la route de Soissons, à gauche sur la route en direction de Vailly-sur-Aisne.

Mes plus lointains souvenirs remontent à l'hiver 39-40.

À cette époque, la guerre ayant été déclarée le 3 septembre 1939, mes parents ont préféré nous mettre en sécurité en nous envoyant, mon frère Roger de

huit ans mon aîné et moi-même en Normandie, près de Rouen où mon oncle - le frère de maman - possédait une maison de campagne à la Boulaie, hameau dépendant de Fleury-la-Forêt (27). Dans cette maison, il n'y avait ni eau courante, ni électricité. On s'éclairait à la lampe à pétrole ou aux bougies. On récupérait l'eau de pluie dans une citerne ce qui nous valait parfois la surprise de remonter dans un seau, une grosse limace qui s'était noyée. Pour ce qui était l'eau de consommation, il fallait aller à Lilly, petite commune située à quelques kilomètres pour prendre de l'eau à la source. Heureusement que le tonton avait déjà à l'époque une voiture !

Aux beaux jours du printemps 1940, nous étions dans la « drôle de guerre ».

Comme il ne se passait rien, mes parents sont revenus nous chercher. Mais à la suite de l'offensive allemande du 10 mai 1940 dans les Ardennes, nous avons dû à nouveau retourner en Normandie. L'avance continue des troupes allemandes nous fait finalement nous replier pour un court séjour en Vendée à Maillezais, grâce à la voiture de mon oncle que conduisait son épouse, chez une vague parentée de ma tante. Nous y avons retrouvé Henri, frère de cette tante. Ce personnage âgé de 45-50 ans avait été mécanicien pendant la guerre 14-18 dans la fameuse escadrille des « CIGOGNES », célèbre unité aéronautique de l'armée française dont les appareils d'escadrille étaient ornés d'une cigogne. Elle fut le berceau de grandes figures de l'aviation de chasse française entre 1914 et 1918. Nous sommes revenus à Pinon le 14 juillet 1940 pour découvrir un spectacle de désolation. Certes, notre maison était encore debout, mais ouverte aux quatre vents, avec les vitres cassées. Elle avait dû servir d'hôpital pendant les combats car mes parents y ont découvert des lits dédoublés, des matelas par terre et des draps tachés de sang. Il y avait dans le jardin une mitrailleuse française Hotchkiss pointée vers la place du village et une caisse de grenades gisait encore presque pleine.

Au retour de l'exode, il a bien fallu loger les habitants dont les maisons n'étaient plus que ruines. De ce fait, tout ce qui était habitable : appentis, caves, greniers, tous les bâtiments quels qu'ils fussent, furent aménagés en logements.

Mon père avait été nommé à la gare d'Anizy-Pinon en 1921, en qualité d'agent. En 1940, devant se conformer aux ordres de réquisition de la SNCF, il n'avait pas pu nous suivre. C'est peu de temps après son arrivée, vers 1921-1923 qu'il avait retrouvé par le plus grand des hasards Henri Lannez, notre garde

champêtre. Plus âgé que mon père, celui-ci avait été mobilisé dès 1914, blessé, c'est après sa convalescence qu'il fut affecté en tant qu'instructeur dans un centre de formation par où passa mon père mobilisé au début de 1916, avant de monter au front. Inutile de dire qu'une solide amitié liait ces deux anciens « Poilus ». Henri Lannez présentait toujours mon père comme « son bleu ».

Commença alors une période qui allait durer plus longtemps qu'on ne le pensait.

La devise de la France n'était plus « *Liberté Egalité Fraternité* » mais « *Travail Famille Patrie* » que des petits malins avaient transformé en « *Racaille Famine Patrouille* ».

Peu de temps après notre retour, nous avons appris le décès de notre curé Henri Rousseau. On m'a dit que c'était un personnage hors du commun. Il avait relancé les pèlerinages de Saint Euchère à la Pentecôte et se présentait comme le *curé de Pinon et du Moulin de Laffaux* connus par les combats qui s'y étaient déroulés. Pour l'aumônier qu'il avait dû être pendant la guerre, ça en imposait.



Poilu est le surnom donné aux soldats de la Première Guerre mondiale qui étaient dans les tranchées. Ce surnom est typique de la guerre 14-18.

En Octobre 1940, j'ai fait la rentrée scolaire...

...dans la petite école située derrière la mairie et je me souviens encore des dessins de fleurs faits par notre institutrice, Melle Fabace, toujours accompagnés d'une « morale ». Hélas, je me souviens aussi des cercueils rangés par trois dans la cour, en vue du réacheminement des corps dans leur région d'origine. Alfred Labeau, le charron-menuisier du village ainsi que le garde champêtre, Henri Lannez furent mis à rude épreuve pour ces sinistres travaux.

Je ne faisais que ma première année scolaire dans la petite école située derrière la mairie et rentrais en octobre 1941 dans ce que nous appelions la « grande école ». Elle était dirigée par madame Moret en remplacement de son mari mobilisé en 1939 et qui fut fait prisonnier sur le front par les Allemands. Nous ne l'avons revu qu'en 1945 après la libération des stalags, ces camps de prisonniers de guerre installés en Allemagne. Il fut remplacé par monsieur Fontaine. Chacun des deux instituteurs avaient dans la même classe deux niveaux d'élèves. Les cours étaient mixtes, mais à la récréation, les filles jouaient dans la partie gauche de la cour et les garçons dans la partie droite évidemment. Il n'y

avait pas de « bonnet d'âne » mais les punitions consistaient à faire des tours de cour à la récréation pendant que les autres jouaient au -gendarme et au voleur- ou à -la balle au prisonnier-. Nous avions des devoirs à faire le soir à la maison. L'emploi du temps scolaire était immuable, la journée commençait par la correction de ces devoirs, ensuite c'était la dictée. Les grands la faisaient en entier alors que les petits n'en faisaient que les trois-quarts. Ensuite c'était calcul avec deux problèmes différents selon les deux niveaux. Après cela, notre instituteur nous posait des questions sur différents sujets. Il fallait écrire la réponse sur notre ardoise et la lui présenter à bout de bras, ce procédé étant plus économique puisque l'ardoise pouvait servir indéfiniment économisant ainsi le papier qui lui n'aurait pu servir qu'une fois. Les leçons de géographie étaient faites à l'aide de grandes cartes de France accrochées au mur, comportant les fleuves, leurs principaux affluents, les massifs montagneux et les grandes villes. Le verso représentait la même chose mais sans un seul nom qu'il fallait trouver et donner à la demande du maître.

Le mobilier des classes était constitué de « pupitres » à deux places solidaires côte à côte tout en bois. La table de travail se soulevait pour y ranger livres ardoises et cahiers et il y avait sur le dessus deux trous destinés à recevoir les encriers de porcelaine dans lesquels notre maître versait l'encre violette qu'il avait fabriquée en mélangeant dans une bouteille une certaine quantité d'eau et le contenu d'un tube de la poudre violette adéquate. Certains petits malins croyaient intelligent d'introduire dans l'encrier un petit morceau de papier buvard qu'il fallait mieux éviter de remonter avec la plume sergent-major si on ne voulait pas réaliser un magnifique pâté à l'atterrissage sur la feuille blanche du cahier.



L'année scolaire se terminait le 14 Juillet et reprenait le 1^{er} octobre. Elle était clôturée par la distribution des prix remis aux meilleurs d'entre nous selon les résultats obtenus. Mes parents n'ont jamais eu besoin de bibliothèque pour y loger les miens, une petite étagère suffisait...

Les enterrements

La commune possédait un corbillard qui était garé dans un local contigu à la petite école. Pour les enterrements, un cultivateur du village prêtait un cheval et Henri Lannez, notre garde-champêtre, s'improvisait cocher. On nous avait bien recommandé que si d'aventure on croisait un cortège funéraire il fallait s'arrêter, soit de marcher ou descendre de vélo et se découvrir le temps qu'il passe devant nous, et le curé nous avait recommandé d'ajouter un signe de croix.



Récupérations

La voirie n'étant à l'époque pas ce qu'elle est maintenant, il n'y avait pas de trottoir et les hivers étant plus rudes qu'aujourd'hui, il y avait dans les bas-côtés de la chaussée quelques belles flaques d'eau gelées que nous utilisions comme patinoire. Depuis cette époque, Pinon s'est bien agrandi et des lotissements ont été construits sur ce qui était des terres cultivées. Ces champs étaient notre terrain de prédilection pour « aller à la ferraille ». Cela consistait à ramasser les éclats d'obus vestiges des deux conflits qui avaient ravagé la région. Nous récupérions quelques pièces de monnaie à la revente de notre butin au ferrailleur de Pinon à qui il était revendu. La récolte était bien meilleure après un labour qui faisait remonter les éclats d'obus, et plus encore quand une petite pluie les avait débarrassés de la terre qui les recouvrait.

L'occupation

En 1940 le clocher de l'église avait été transpercé par un obus. Mais cela n'empêcha pas Mr. Lannez de sonner les cloches à la libération quatre ans plus tard.

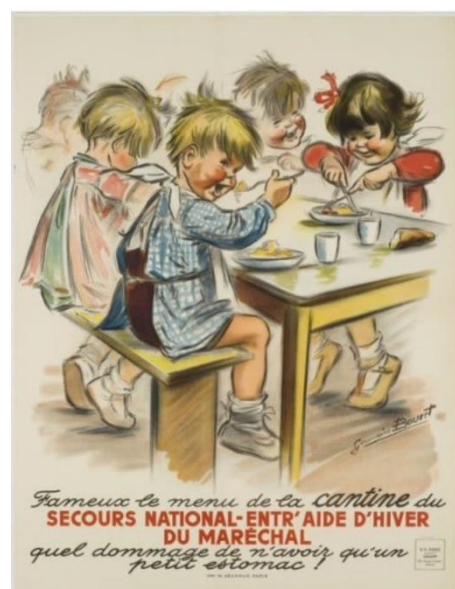
Nous avons hérité de l'oncle Maurice d'un poste de TSF. Assez retiré de la route, on pouvait écouter sans risque Radio Londres. Je me souviens du brouillage et il fallait une certaine habitude pour comprendre ce qui se disait. Certains soirs, le « Père Montier » s'invitait à la maison. C'était le gardien de

« La Briqueterie ». Pour ne pas se faire remarquer, il passait par les hangars de ladite fabrique de briques et le haut de notre jardin, derrière la maison.

Un jour d'été...

... ma mère avait laissé la fenêtre de leur chambre ouverte pour bénéficier de la fraîcheur du soir mais il y avait le couvre-feu. Sans se méfier, elle alluma la lumière et deux minutes plus tard on tambourinait à la porte. Pas de chance une patrouille de la Feldgendarmarie allemande venait de passer. Je me souviens des deux gaillards casqués, bottés, armés, sanglés dans leur uniforme feldgrau avec leur hausse-col en métal autour du cou. Après palabres et incompréhension à cause de leur langue, mes parents s'en tirèrent avec une amende de vingt francs.

Dans les écoles, le gouvernement faisait distribuer des biscuits caséinés :



...Ces biscuits étaient distribués avec une ration de lait à chaque enfant. Mais le lait, il fallait aller le chercher nous-même à la ferme et le rapporter à l'école. Les bidons étaient presque aussi lourds que nous, et les élèves qui habitaient route de Brancourt soit à quatre kms environ aller et retour n'avaient pas le temps, pendant midi, de s'acquitter de cette corvée. Autant dire qu'il n'y avait pas de lait tous les jours.

Par décision d'octobre 1941, dans la France occupée, le Secours National distribue des biscuits caséinés aux jeunes de 6 à 18 ans et prend en charge toutes les opérations qui ont lieu vingt jours par mois. Le Secours National, détaille la valeur nutritive et la qualité gustative de ces biscuits. Il les dit agréables à croquer et apportant aux jeunes consommateurs un complément alimentaire azoté d'une richesse incontestable qui fait ses preuves et contribue à maintenir en équilibre la santé des enfants et assure leur développement. Ces biscuits sont composés de farine, de caséine lactique, riche en azote, de matières grasses sous forme de margarine, de sucre. Cette distribution complète celle destinée aux femmes pendant et après leur grossesse et aux enfants de moins de 6 ans au cours de goûters organisés par le Secours National. Dans les écoles, les rations de biscuits caséinés sont, affirme-t-on, accueillies avec enthousiasme de la part des maîtres, des parents et des écoliers.

ndlr

Après les réquisitions des denrées alimentaires, un autre fléau s'abattit sur l'agriculture : les doryphores.

Présentes en très grand nombre, ces petites bestioles se régalaient avec les feuilles des plants de pommes de terre. Pour lutter contre cette invasion, les enfants des écoles étaient chargés, sous la surveillance des instituteurs (ceux-ci n'étaient pas encore professeur des écoles), de ramasser ces parasites. On les mettait dans une boîte et on cueillait les feuilles couvertes d'œufs et de larves. C'était là nos séances plein air. Comme ces bestioles sont arrivées en même temps que les occupants, cela se fit vite de les baptiser du même nom : « *les doryphores !* »



Pendant les années 1943 et 1944, ...

...le soir vers vingt-deux heures, on entendait les avions passer par vagues. Ils allaient bombarder les centres industriels de l'Allemagne nazie. Ils repassaient en fin de nuit, mais de cela je n'ai aucun souvenir parce qu'à dix ans, à 4 heures du matin, on dort bien. Malgré tout, une nuit, j'ai été réveillé par un bruit de moteur qui laissait croire que c'était un avion qui volait à basse altitude. Puis, il y eut une énorme explosion. Dans la matinée du lendemain, nous avons appris que c'était un V1 qui était tombé près de la ferme de St-Guislain. Le V1 (de l'allemand Vergeltungswaffe) : « arme de représailles » que nous appelions « bombe volante », était le premier missile de croisière de l'histoire de l'aéronautique. L'évènement fit dire à Victor Fritsch avec un petit sourire : « *s'ils visaient St Guislain, c'est au point, mais s'ils visaient Londres, il y a encore des progrès à faire* ». (la ferme St-Guislain est située à 3 kms à vol d'oiseau de Pinon)

Les aïeux de Victor Fritsch avaient quitté l'Alsace après le désastre de 1870. Lui était horticulteur au village. Son fils Paul fit de brillantes études de médecine et une carrière de chirurgien à Maubeuge. Le fils d'Alfred Labeau, notre charron fit lui aussi de belles études. Il fit une carrière de cadre dans les Services des impôts. Et pendant que j'évoque les belles carrières, je ne peux oublier Alfred Del Fabbro, fils d'un émigré italien à La Briqueterie, qui, après son bac a intégré l'Ecole Nationale Supérieure d'Electricité et de Mécanique et fut engagé chez Dassault.

Au cours de nos balades de maraudeurs à la recherche de châtaignes ou noisettes, cerises sauvages ou mûres, selon la saison, il nous arrivait de trouver accrochées dans les buissons ou simplement par terre, des bandelettes de papier métallisé de trente centimètres de long sur deux de large. Intrigués, nous les ramassions par curiosité. Ce ne fut qu'à la libération que nous avons découvert

que c'était les avions bombardiers alliés qui, volant de nuit vers les sites allemands à bombarder, larguaient à haute altitude ces bandelettes qui s'éparpillant dans le ciel en descendant, brouillaient et dupaient les radars des batteries de canons antiaériens allemands les rendant inefficaces.

Pendant ces années noires...

...la maison Bellet fut occupée par une société dénommée « La Charbonnière ». Son activité consistait à exploiter la forêt de Pinon pour fabriquer du charbon de bois. Car, faute d'essence, les rares automobiles roulaient avec un « gazogène ». C'est un procédé qui permettait de produire, à partir du charbon de bois, un gaz combustible qui, après quelques modifications mécaniques, alimentait les moteurs. Mais je n'en ai jamais connu exactement le principe.



Gazogène, inventé au 19^e siècle, est un appareil permettant de produire un gaz combustible par pyrolyse de matières solides et combustibles : bois, coke, anthracite, etc, ce procédé permettant d'alimenter des moteurs dits « à gaz pauvres » (*gaz pauvre résulte de la combustion incomplète de charbon de bois, formé essentiellement de monoxyde de carbone*), des moteurs à explosion classique ou bien des chaudières.

ndlr

Je me souviens aussi que la gare a été bombardée...

...ou plus exactement le pont de chemin de fer sur le canal et l'écluse. Les raids firent « mouche » parfois et, après l'alerte on pouvait voir les rails dressés à la verticale, les traverses formant comme une immense barrière pour géants, ce qui entraînait l'arrêt du trafic ferroviaire déjà très calme puisque le tunnel de Vauxaillon était fermé et enclavé dans le système de défense de Margival. La remise en état des voies provoquait une certaine agitation chez l'occupant. C'est ainsi qu'une nuit, à l'occasion de manœuvres, on demanda à mon père d'aller mettre une lanterne pour signaler la présence d'un trou de bombe. Il fit celui qui n'avait pas trop bien compris l'ordre et plaça ladite lanterne au-delà du trou de bombe. Ce qui devait arriver arriva, tout l'avant de la locomotive bascula... dans le trou.

Quand il y avait des raids aériens de jour...

...la *FLAK* entrait en action. C'était la défense antiaérienne allemande, la « DCA - Défense Contre l'Aviation » dont quelques batteries étaient installées à Margival. Après ces tirs, il ne fallait pas sortir car les éclats d'obus brûlants retombaient partout avec un bruit qui faisait penser à celui d'un essaim d'abeilles. Quelques-uns se sont plantés dans le plancher de notre grenier après avoir percé les ardoises.

Avant ces bombardements, un train de déportés politiques...

... était passé en gare d'Anizy-Pinon. Je ne savais pas comment il avait pu faire puisque la ligne était coupée à Vauxaillon, tout du moins à la circulation civile, il avait donc dû emprunter le tunnel de Vauxaillon. Toujours est-il que ces malheureux lancèrent par les fentes du plancher des wagons ou par les ouvertures d'aération un dernier message destiné à leurs êtres chers. Le train était constitué de wagons à bestiaux où étaient « entassés » ces pauvres gens. Les employés récupérèrent ces messages et les envoyèrent aux adresses indiquées. Pour bon nombre d'entre eux ce fut probablement, hélas, le dernier signe de vie qu'ils purent adresser à leur famille.

Après ces années sombres, la bonne nouvelle est enfin arrivée.

Le 6 juin 1944 le débarquement des alliés en Normandie laissa entrevoir la fin du cauchemar. Toutefois, les cartes de rationnement ne furent pas supprimées du jour au lendemain. La population avait été partagée en tranche d'âge. Il y avait les E : enfants de moins de 3 ans, les J1 : enfants de 3 à 6 ans révolus, les J2 : de 6 à 12 ans révolus, les J3 : de 13 à 20 ans, A : les adultes de 21 à 70 ans ne se livrant pas à des travaux de force, T : les travailleurs de force de 21 à 70 ans, C : les adultes de plus de 21 ans sans limite d'âge se livrant aux travaux agricoles, et V : les adultes de plus de 70 ans n'entrant pas dans la catégorie C. Chaque catégorie se voyait délivrer des quantités de denrées alimentaires contrôlées par sa carte individuelle d'alimentation, carte individuelle et nominative.

Pinon fut libéré le 30 août 1944

Journée qui faillit tourner à la catastrophe pour certaines familles. En effet, ce jour-là, le secrétaire de « La Charbonnière » emprunta la camionnette de la société et invita quelques personnes dont mon frère Roger à prendre place avec lui pour aller voir le convoi de blindés américains signalé à la ferme Vauxrains sise non loin de Vaudesson. Ils descendirent le chemin nommé aujourd'hui « rue

du chasseur Bienabe » tournèrent à droite mais, après cent mètres, ils se trouvèrent nez à nez avec une auto-mitrailleuse américaine. Courte rafale puis... silence. Ce fut un véritable miracle que personne ne fut touché car une balle avait traversé le pare-brise de la camionnette entre le chauffeur et son passager. Cet épisode me fut répété plusieurs fois car il fit le tour du village en un clin d'œil.

En septembre 1944, les américains avaient installé un mini dépôt de munitions...

...sur le Chemin de la Montagne, à environ 200 m. de l'actuel monument des Chasseurs du 7^{ème} BCA érigé plus tard en 1948. Ce dépôt était gardé par une équipe de GI's, appellation des soldats américains de l'époque, et j'allais parfois leur rendre visite. Je rentrais alors à la maison un peu tard, au désespoir de ma mère qui, avec soulagement, vit arriver au 1^{er} octobre, la rentrée scolaire qui mit fin à mes escapades. Mais pour moi, adieu bonbons, chewing-gum et beurre de cacahuètes.

Ensuite la vie reprit ses droits...

...de nouveau, on vit la batteuse aller de ferme en ferme pour battre la dernière moisson. Avant de faucher, il avait fallu détourner les champs à la faux sur une largeur d'environ trois mètres pour laisser le passage aux chevaux qui tiraient une faucheuse-lieuse. En action, cette machine « crachait » régulièrement une botte que les ouvriers et ouvrières ramassaient à la fourche et entassaient en tas de dix. Après quelques jours de séchage au soleil, on rentrait les gerbes à la grange ou au hangar pour le battage et les gens du village étaient alors autorisés à glaner dans les champs les épis qui avaient échappé aux moissonneurs. Ces monstres que sont les moissonneuses-batteuses actuelles ne firent leur apparition dans nos campagnes que plusieurs dizaines d'années plus tard.

À cette époque, l'agriculture exigeait beaucoup de main-d'œuvre car peu de choses étaient mécanisées. Des paysans bretons venaient de leur lointaine province pour travailler dans les champs de betteraves sucrières. Ils arrivaient par vagues successives à partir de mai pour les « démarier » (éliminer un des deux plants issus de la même semence), puis les biner deux fois, toujours pliés en deux sur l'ouvrage. À l'automne, ils revenaient pour l'arrachage, là encore à la main. Des tâches bien pénibles qui ne devaient pourtant pas être payées bien cher.



Je me souviens aussi...

- du père Lannez qui faisait les annonces municipales à haute voix, dans les rues. Il signalait son arrivée avec une cloche à manche en bois qu'il faisait carillonner au bout de son bras dans le but de retenir l'attention des habitants. L'homme n'était pas bien épais mais avait une voix qui portait loin.

- du marchand de peaux de lapin annonçant son arrivée au cri de : « peau de lapin, peau ! ».

- du boulanger qui faisait sa tournée avec un cheval attelé à une sorte de calèche à capote. En cas de pluie, il fallait bien laisser le pain et le cocher au sec.

Durant ces années-là, la Briqueterie s'élevait à l'emplacement de l'actuelle rue de Pavé. Durant la période qui s'écoula entre sa fin d'activité et sa démolition en vue de la construction du lotissement actuel, elle fut pour les garnements que

nous étions, un terrain de jeux de prédilection. Pendant son activité, les ouvriers briquetiers extrayaient l'argile d'une carrière à ciel ouvert située de l'autre côté de la route de Soissons, un peu avant le cimetière. Pour l'extraction, nullement mécanisée, les ouvriers utilisaient un outil qui fait penser à la plane d'un menuisier,



mais en plus incurvée pour lui donner plus de mordant. Ensuite cette terre était acheminée vers les presses à bras, pas plus mécanisées. Pour cela, elle était chargée dans des wagonnets qui empruntaient une petite voie ferrée de 60 cm d'écartement, en pente descendante, qui franchissait la route de Soissons par un tunnel. Pour nous les gamins, le grand jeu consistait à remonter les wagonnets le plus haut possible pour ensuite dévaler la pente jusqu'aux presses. Pour cela on pratiquait comme pour le bobsleigh en poussant l'engin le plus loin possible avant de sauter dedans ! ! Nous prenions de la vitesse grâce à la pente ! À la sortie du tunnel, pour prendre le virage, le préposé au frein ralentissait en coinçant un rondin de bois qui venait frotter entre le châssis du wagonnet et une roue. Nouveau coup de frein pour négocier le virage cette fois sur la gauche avant de terminer notre course près des deux presses à bras.

- Parfois, il y avait aussi une séance de cinéma à l'Hôtel de la Croix Blanche sur la place. La projection était assurée par un personnage qui, avec son matériel passait de village en village, changeant de lieu chaque jour.

- Les prisonniers de guerre étaient rentrés. Notre instituteur, Mr Moret était de ceux-là. S'étaient-ils déjà organisés en association ? Toujours est-il que parfois, il me confiait une enveloppe à remettre à ceux qui habitaient sur mon chemin de l'école. C'était peut-être une information les concernant qu'il recevait en qualité de secrétaire de mairie ?



avec mon immuable casquette américaine récupérée... je ne sais plus comment !

À la rentrée d'octobre 1946...

...mes parents eurent la bonne idée de m'envoyer au lycée de Laon. J'y passais quelques années. Quand mes cours débutaient à dix heures, je me rendais à Laon à vélo, ce qui me permettait de dormir deux heures de plus. Un matin, un élève que je ne connaissais pas, me voyant arriver à vélo, m'aborda car il faisait déjà du vélo dans les environs. Nous avons sympathisé. Il était mon aîné de deux ans. Il me fit connaître le Club de Cyclotourisme de Laon. C'est ainsi que naquit une amitié qui dure encore soixante-quinze ans plus tard, et lui fait dire que l'on a usé plus de fonds

de culotte sur nos selles que sur les bancs du lycée.

Le lecteur curieux pourra se rendre sur le site internet de mon club de cyclotourisme : www.cyclorandonneursbezannes.fr et y lire quelques anecdotes qui émaillèrent ma vie de cyclotouriste.

Quand j'étais en 3^{ème} du lycée, le corps humain était au programme des sciences naturelles. On ne parlait pas encore de « Sciences et Vie de la Terre ». Paul Fritch était alors étudiant en médecine. Autant vous dire que j'avais droit à des cours particuliers et que les poumons, le cœur, la respiration, la circulation sanguine, les globules rouges, l'oxygène et le gaz carbonique n'avaient presque plus de de secret pour moi !!

Paul fut aussi mon maître-nageur. Nous allions barboter dans le canal sous le pont de la route de Brancourt et m'apprit à pratiquer la brasse. Parfois nous allions à vélo jusqu'au lac de Monampeuil qui était loin d'être aménagé comme il l'est maintenant.

Pendant les grandes vacances, une personne me donnait des cours dans différentes matières. Il s'agissait d'une professeure d'allemand qui vivait à Paris et venait passer ses vacances chez ses parents, Mr et Mme Fauquenot, qui habitaient pas très loin de chez nous. Ce vieux couple avait perdu un fils à la guerre 14-18. Il est inhumé dans le cimetière communal de Pinon, sur la route de Soissons.

Après quelques années d'études...

...je passai enfin le concours d'agent pour entrer à la SNCF. Je fus reçu aux épreuves écrites mais évincé à la suite de la visite médicale à cause d'une acuité visuelle insuffisante. Déçu et désespéré, je cherchai une autre voie quand une opportunité se présenta à moi au cours de l'hiver 1950. Notre vieux facteur fit une mauvaise chute de vélo et se fractura un bras. Bien embarrassé, le receveur chercha quelqu'un pour assurer la distribution du courrier. Henri Lannez, au courant de ma situation me recommanda auprès de lui.

J'étais content de cet emploi et fus bien accepté par les habitants puisque j'étais « *le tiot fieu* » du père Demézières et le fils de « *François* » employé à la gare. Au cours de mes tournées, il m'arrivait d'apporter des médicaments à des personnes qui me confiaient leur ordonnance. Parfois, dans les fermes, une part de tarte m'attendait sur le guéridon de l'entrée. Mais j'ai souvenir aussi de quelques vols planés sur la route enneigée.

Je desservais chaque jour la rue de la Vendée, la ferme de Rosay, Vaudesson, la ferme de Vauxrains et en passant par la Nationale 2, le Moulin de Laffaux. Je descendais ensuite dans Allemant et allais jusque la ferme de St Guislain. Le jour où le bouilleur de cru s'installait à Vaudesson, je gagnais du temps car tous les vieux du village étaient rassemblés autour de l'alambic pour faire distiller leur vieux cidre.

À cette époque, c'est le facteur qui apportait les Allocations Familiales à domicile. Autant vous dire que ces jours-là, je partais en distribution avec dans le sac une petite fortune.

Sur les conseils du receveur, je passai le concours de titularisation aux PTT. Je fus reçu et appelé aux cours de formation en février 1954. À la sortie, en avril, je fus nommé à Revin en qualité d'agent d'exploitation et y officiai pendant six mois, jusqu'à mon incorporation.

Je fus mobilisé en septembre 1954 pour un Service militaire de 18 mois...



...J'ai dû rejoindre le 7^{ème} BCA à Bourg-Saint-Maurice en Savoie. En effet, Mr Gérard Le Pan de Ligny Président de l'Amicale des Anciens du 7^{ème} avait proposé à la Mairie de Pinon la possibilité d'envoyer prioritairement dans ce bataillon de chasseurs alpins les jeunes du village qui le souhaitaient, afin de renforcer les liens qui liaient déjà les chasseurs du 7 et la commune de Pinon.

Six semaines après mon incorporation, avaient lieu des attentats en Algérie...

... malgré cela, le bataillon était mis en sommeil avec effectif réduit durant l'hiver 1954-1955. Reconstitué au printemps 1955 et parfaitement entraîné, il embarquait en septembre de la même année sur le « Pasteur » paquebot de luxe



reconverti en transport de troupe.

Après quinze jours d'acclimatation à Rivet localité proche d'Alger, nous nous retrouvons en Kabylie, aux Ouadhias, à 35 kilomètres au sud de Tizi-Ouzou. Après une année passée à Bourg-St-Maurice, il me restait en principe six mois à faire mais c'était sans compter sur les décrets successifs qui maintenaient les appelés au-delà de la durée légale de 18 mois, portant ainsi le service total à 28 mois. J'ai d'abord fait six mois comme opérateur radio au PC et à la 3^{ème} compagnie. Je suis bien revenu en France au bout de six mois mais seulement en permission.

À mon retour au bataillon, j'ai été muté dans une compagnie opérationnelle. Dès lors, mon emploi du temps ne fut plus qu'escortes, ouvertures de route, embuscades, patrouilles, bouclages de secteur, ratissages... Et cette vie dura jusqu'en février 1957. Ce qui me fit au total 30 mois de service.

À mon retour d'Algérie, bonne nouvelle,...

...L'administration des PTT me réintérait à Laon, au centre de tri du courrier. J'ai eu quelque temps une moto, mais cela ne dura pas. Je trouvais une chambre à Vaux-sous-Laon, chez Mme Loys, ancienne habitante de Pinon et qui avait été voisine de mes parents. Je rentrais à Pinon à vélo pendant mes périodes de repos que j'avais parfois en semaine, bénéficiant de certains avantages car je travaillais de nuit. Je mettais alors ces temps libres à profit pour aider mes parents dans les travaux de saison. Ils vivaient pratiquement en autarcie, mon père cultivant un are de betteraves et faisant du foin pour élever poules et lapins. Comme il faisait également du cidre et coupait son bois de chauffage, bref ! Il y avait de quoi s'occuper...

En 1963, en vue d'une gestion plus facile de mon temps, je demandai ma mutation pour le centre de tri postal de Paris-Nord.

Ce qui revient à dire qu'en dehors des six mois que je passais à Revin et les deux ans et demi de service militaire, je vécus à Pinon jusqu'à l'âge de trente ans.